

CERNER L'ÊTRE, UNE FIGURE DE LA MODERNITÉ ?

par May CHEHAB (Université de Chypre)

*Ce moi incertain et flottant, cette entité dont j'ai moi-même contesté
l'existence...*
Marguerite Yourcenar¹

L'absence d'objet autobiographique direct dans *Le labyrinthe du monde* est aujourd'hui un acquis de la critique. Il s'agit d'un récit autobiographique « différé pour l'éternité »², où Marguerite Yourcenar « a réussi le tour de force d'écrire une autobiographie dont elle absente »³ quand il n'est pas fait état d'une « béance laissée par le gommage systématique du personnage de Marguerite »⁴.

Cette constatation largement consensuelle s'est doublée de la recherche d'une raison suffisante permettant d'expliquer cette absence. Moins consensuelle quant aux motifs, la critique traduit généralement la vacance du « moi » en termes empruntés au vocabulaire psychologique, voire psychanalytique, et attribue souvent à Marguerite Yourcenar une intentionnalité relevant de l'ordre affectif. On parle de « dérobade »⁵, de « stratégie d'esquive »⁶, de « moi détourné »⁷ ou de « philosophie anti-culte du moi »⁸. D'autres approches tentent ponctuellement de relier le fait à des considérations d'ordre spirituel ou littéraire. L'humilité chrétienne, dont Marguerite Yourcenar est imbibée, l'illusion bouddhique du moi ou la doctrine classique d'un moi haïssable appartiennent à ce type d'explication.

¹ *Discours de réception de Madame Marguerite Yourcenar à l'Académie française*, prononcé le 21 janvier 1981.

² Michèle SARDE, « Le moi détourné dans *Quoi ? L'Éternité* », *Bulletin de la SIEY*, 8, 1991, p. 83-100 (85).

³ Jean BLOT, « Marguerite Yourcenar, *Quoi ? L'Éternité* », *La Nouvelle Revue Française*, juin 1989, p. 99-101 (100).

⁴ Hélène JACCOMARD, *Lecteur et lecture dans l'autobiographie française contemporaine : Violette Leduc, Françoise d'Eaubonne, Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz, 1993, p. 429.

⁵ Hélène JACCOMARD, *op. cit.*, p. 126.

⁶ *Ibid.*

⁷ Michèle SARDE, *op. cit.*, p. 83-100.

⁸ Hélène JACCOMARD, *op. cit.*, p. 104, 310.

Sans exclure la validité de ces dernières, je voudrais tenter ici une approche plus globale. Dans cette optique, le recours au moi haïssable du classicisme comme au moi illusoire du bouddhisme, pour ne citer que ces constructions, constitueraient moins des systèmes explicatifs autonomes, que les signes intertextuels d'une isotopie du non-moi dont il convient de montrer qu'ils renvoient tous à une seule réalité, celle du présent du début du siècle. En d'autres termes, pour comprendre l'importance de la nouvelle construction du « moi », et partant, de la nouvelle autobiographie qu'invente Marguerite Yourcenar, il faut, et j'emprunte ses mots, respirer l'air de son temps⁹.

À la fin du XIX^e siècle, le « moi » est largement une figuration subjective de la personne, perçue comme une rassurante entité que personne ne met en doute. Mais à peine deux décennies plus tard, il devient cette simple « commodité grammaticale, philosophique et physiologique »¹⁰ dont parle Marguerite Yourcenar. L'intervalle a vu une révolution due au phénomène nietzschéen, à la psychanalyse, à la nouvelle physique.

D'un côté, ces thèses, qui ébranlent l'édifice scientiste du XIX^e siècle et sonnent le glas du déterminisme, fondent la modernité militante du cubisme et du surréalisme. De l'autre, elles alimentent la modernité résistante de certains écrivains qui cherchent dans les textes spiritualistes non chrétiens de toutes les époques des constructions susceptibles d'apporter une réponse formelle aux nouveaux défis. C'est à la lumière de cet impératif moderne que doit se lire leur regain d'intérêt pour les philosophies présocratiques, pour les religions orientales, pour le néo-platonisme et Plotin en particulier¹¹, sollicités dans la mesure où ils répondent à cette quête précise. L'œuvre de Marguerite Yourcenar portant l'empreinte plus ou moins profonde de toutes ces philosophies, il est légitime de se demander si son éclectisme à première vue passéiste ne desservirait pas, lui aussi, les options de la modernité.

Première interrogation : à quoi tient, au début du XX^e siècle, la figure d'un « moi » éclaté, qui n'est plus perçu comme une entité insécable ni indubitable ? D'abord à l'immense rayonnement de

⁹ « [...] <D>istinguer ce qui vient des ancêtres, ce qui vient de l'éducation, de ce qu'on a cueilli dans l'air du temps [...] », *YO*, Le Centurion, 1980, p. 217.

¹⁰ Claude SERVAN-SCHREIBER, « M. Yourcenar s'explique », *Lire*, juillet 1976, p. 10-22 (16-17).

¹¹ Sur l'influence de Plotin à la fin du siècle : « On ne peut pas expliquer la littérature de 1895 en oubliant l'auteur des *Ennéades*. Plotin était l'homme du jour », Henri BIDOU, « Parmi les livres », *La Revue de Paris*, 32^e année, t. IV, juillet-août 1925, p. 211-220 (211). Mais la pensée plotinienne connaît un nouvel essor après l'impulsion que lui donne Henri Bergson. À ce sujet, voir Rose-Marie MOSSE-BASTIDE, *Bergson et Plotin*, Paris, PUF, 1959.